Document generated on 08/04/2025 7:20 a.m.

Globe
Revue internationale d'études québécoises

L'apport des Hurons-Wendat au développement de l'industrie du cuir dans le secteur de Loretteville aux XIX^{e} et XX^{e} siècles

The Contribution of the Hurons-Wendat to the Development of the Leather Industry in the Loretteville Sector in the Nineteenth and Twentieth Centurie

Julie-Rachel Savard

Volume 8, Number 1, 2005

Les modernités amérindiennes et inuite

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1000895ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1000895ar

See table of contents

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)
1923-8231 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Savard, J.-R. (2005). L'apport des Hurons-Wendat au développement de l'industrie du cuir dans le secteur de Loretteville aux XIX^{e} et XX^{e} siècles. *Globe*, *8*(1), 69–84. https://doi.org/10.7202/1000895ar

Article abstract

In the course of their history, the Hurons have had to adapt their traditional ways of life in order to assure their survival. They have thus passed from being semi-sedentary horticulturalists, to hunting, to finally developing an industry specialized in the manufacture of soft leather shoes. In the beginning of the twentieth century, the industry moved to the villages neighboring Loretteville and Saint-Emile that had the space, capital, and manpower necessary for large-scale manufacture. Although the Huron community finds itself marginalized in this process, several of its members continue to participate actively in the leather industry. The enterprises in the vicinity of Wendake take inspiration from their knowledge and their marketing methods to promote their own products. The ability of the Huron economy to adapt to changing circumstances has allowed it to attain a level of prosperity uncommon for an Amerindian reserve.

Tous droits réservés © Globe, Revue internationale d'études québécoises, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'apport des Hurons-Wendat au développement de l'industrie du cuir dans le secteur de Loretteville aux XIX^e et XX^e siècles

Julie-Rachel Savard
Université Laval

Résumé – Au cours de leur histoire, les Hurons ont dû adapter leur mode de vie traditionnel pour assurer leur subsistance. Ils sont ainsi passés de l'état d'horticulteurs semi-sédentaires à celui de chasseurs pour finalement développer une industrie spécialisée dans la fabrication de souliers mous en cuir. Au début du XX^e siècle, on observe un déplacement de cette industrie dans les villages voisins de Loretteville et de Saint-Émile, qui étaient en mesure d'offrir l'espace, les capitaux et la main-d'œuvre nécessaires pour des manufactures de plus grande taille. Bien que la communauté huronne se trouve ainsi marginalisée dans ce processus, plusieurs de ses membres continuent de participer activement à l'industrie du cuir. Les entreprises des environs de Wendake s'inspirent de leur savoir-faire et de leurs méthodes de mise en marché pour promouvoir leurs propres produits. La capacité d'adaptation de l'économie huronne aux changements de conjonctures lui a permis d'atteindre un niveau de prospérité peu commun pour une réserve amérindienne.

The Contribution of the Hurons-Wendat to the Development of the Leather Industry in the Loretteville Sector in the Nineteenth and Twentieth Centuries
***Abstract** – In the course of their history, the Hurons have had to adapt their traditional ways of life in order to assure their survival. They have thus passed from being semi-sedentary horticulturalists, to hunting, to finally developing an industry specialized in the manufacture of soft leather shoes. In the beginning of the twentieth century, the industry moved to the villages neighboring Loretteville and Saint-Emile that had the space, capital, and manpower necessary for large-scale manufacture. Although the Huron community finds itself marginalized in this process, several of its members continue to participate actively in the leather industry. The enterprises in the vicinity of Wendake take inspiration from their*

Julie-Rachel Savard, « L'apport des Hurons-Wendat au développement de l'industrie du cuir dans le secteur de Loretteville aux XIX^e et XX^e siècles », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 8, n° 1, 2005.

knowledge and their marketing methods to promote their own products. The ability of the Huron economy to adapt to changing circumstances has allowed it to attain a level of prosperity uncommon for an Amerindian reserve.

Les problèmes chroniques de pauvreté dans les communautés autochtones au Canada sont bien connus. Les données de recensement documentent d'ailleurs amplement cette situation. En 1995, par exemple, un Autochtone gagnait 56 % du salaire canadien moyen[1]. Cette situation persiste encore, mais l'attention soutenue que l'on y accorde masque un autre aspect de la réalité : l'apport important des Autochtones à l'économie canadienne depuis les premiers contacts jusqu'à nos jours.

Cet apport prend différentes formes selon les époques et les nations en cause. Dans le domaine de l'agriculture, les terres défrichées par les Iroquoiens du Saint-Laurent ont servi de terroir initial aux colons européens qui se sont établis dans la vallée laurentienne. De plus, la diffusion des connaissances horticoles des Iroquoiens a permis l'intégration, chez les agriculteurs d'origine européenne, d'une panoplie de plantes, dont le maïs, la fève, la courge, le tabac et le tournesol font, encore aujourd'hui, partie intégrante de notre quotidien. Les Autochtones ont également joué un rôle clé dans le développement économique du pays en partageant leurs connaissances du territoire. Ils ont effectivement servi de guides aux premiers explorateurs aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ainsi qu'aux XIX^e^ et XX^e^ en s'engageant comme hommes d'arpentage auprès des gouvernements provinciaux. Ils ont participé à l'industrie touristique dès ses prémices en s'engageant comme gardiens ou comme guides dans les nombreux clubs de chasse et de pêche qui émergent dans la forêt laurentienne au XIX^e^ siècle. Finalement, l'apport des Agniers à l'industrie de la construction est, lui aussi, peu connu. Leur présence est pourtant signalée sur de nombreux grands chantiers de construction en Amérique du Nord, où leur aisance à se mouvoir sur les échafaudages sans éprouver le moindre vertige en font des employés recherchés.

1. AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD CANADA, *Analyse des conditions socioéconomiques de 1991 et 1996*, http://www.ainc-inac.gc.ca/pr/sts/hac/socl_f.pdf (25 janvier 2000).

Malgré l'importance de l'apport des Amérindiens à l'économie québécoise, les travaux d'histoire économique soulignent peu leur rôle. Seul Harold A. Innis s'intéresse à leur contribution dans l'industrie de la fourrure, qu'il considère comme une courroie d'entraînement de l'économie coloniale aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles[2]. Son sujet de recherche principal demeure cependant le commerce des pelleteries. Par conséquent, la reconnaissance qu'il accorde au rôle économique des Autochtones dépasse peu celle qu'on leur accorde traditionnellement comme chasseurs de bêtes à fourrure.

Bien que cette absence des Amérindiens dans l'histoire économique canadienne soulève de nombreux questionnements, surtout en ce qui concerne les XIX^e^ et XX^e^ siècles, aucun ouvrage ne s'intéresse spécifiquement à leur participation à d'autres industries que celle de la fourrure. Il nous a pourtant été donné de constater, dans le cadre de travaux de recherche, l'influence majeure d'une communauté amérindienne, les Hurons-Wendat, sur le développement industriel du secteur nord de la région de Québec.

Le dynamisme économique de la communauté huronne est bien connu ; il a notamment été souligné par Denys Delâge dans un article sur les traditions de commerce huronnes[3]. Cet article présente l'exemple d'un groupe autochtone qui, malgré les préjudices subis dus à l'occupation croissante des territoires qu'il fréquente par des colons d'origine européenne, arrive à réactualiser sa culture de manière à adapter son mode de vie aux nouvelles conditions ambiantes[4].

Depuis son installation dans la région de Québec, la communauté huronne a connu deux phases importantes de modification de son mode de subsistance. La première se déroule dans le dernier quart du XVII^e^ siècle ; elle est marquée par le passage de la pratique de l'horticulture vers la chasse et la pêche. La deuxième période se situe dans la deuxième

2. Harold A. INNIS, *The Fur Trade in Canada : An Introduction to Canadian Economic History*, Toronto, Toronto University Press, 1999.
3. Denys DELÂGE, « La tradition de commerce chez les Hurons de Lorette-Wendake », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 30, n° 3, 2000, p. 35-51.
4. *Ibid*, p. 42.

moitié du XIX^e siècle et consiste en l'émergence des activités manufacturières comme bases de l'économie de la communauté.

Le développement économique de Wendake a soulevé l'intérêt de certains chercheurs, mais aucun d'entre eux ne s'est questionné quant à ses effets chez les populations environnantes. Il apparaît pourtant au cours du XX^e siècle que les villages de Loretteville et de Saint-Émile, situés à proximité de Wendake, ont bénéficié du développement d'une industrie du cuir fortement inspirée de la production qui s'effectuait initialement au Village-des-Hurons.

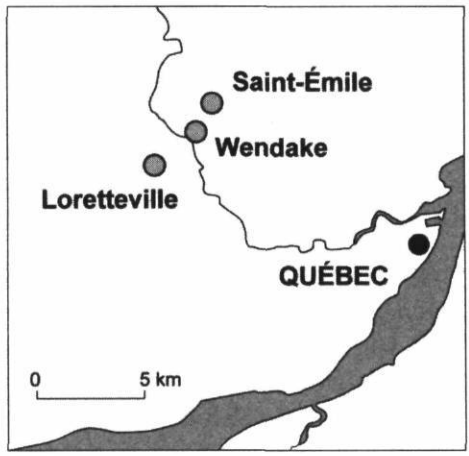

FIGURE 1
POSITION DES VILLAGES DE LORETTEVILLE,
WENDAKE ET SAINT-ÉMILE PAR RAPPORT À LA VILLE DE QUÉBEC

Le démarrage de l'industrie du cuir sur le territoire étudié a lieu au XIX^e siècle dans la réserve de Wendake. La communauté huronne est alors confrontée à la présence croissante de non-Autochtones dans les territoires environnants, ce qui menace la perpétuation de son mode de vie, alors basé sur la chasse et la pêche. Les frictions se font notamment plus nombreuses entre les chasseurs hurons et les agriculteurs des secteurs de Valcartier, Stoneham et Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier. Ces

derniers n'apprécient guère la présence d'Autochtones sur leurs terres. Les tensions augmentent également avec les autorités de la province de Québec, qui sont intéressées par les revenus qu'elles peuvent tirer des forêts du domaine public situées au nord de la vallée laurentienne.

Dans le dernier quart du XIX^e siècle, le gouvernement du Québec met sur pied un système de location des droits de chasse et de pêche et crée, en 1895, le Parc national des Laurentides. Concrètement, ce système de location a pour effet de réserver aux locataires du gouvernement du Québec, c'est-à-dire à des clubs privés de *sportsmen*, la jouissance exclusive de la chasse et de la pêche sur des territoires donnés. La communauté huronne, à l'instar des autres habitants du Québec qui ne sont pas membres de ces clubs, se voit ainsi officiellement interdire l'accès à la réserve des Laurentides[5].

À cette époque, les Hurons-Wendat sont forcés de se tourner vers d'autres moyens de subsistance. À mesure que le gibier se raréfie dans les environs de Lorette et que l'accès au territoire se fait plus difficile, les Hurons se tournent vers d'autres activités économiques. Christian Morissonneau décrit ce phénomène en ces termes :

> Les Hurons, chez qui la chasse est « une raison de vivre », deviennent gardiens de clubs (heureuse adaptation aux circonstances). D'autres s'enrôlent comme guides et hommes d'arpentage. Mais seule une minorité occupe de tels emplois. Les autres hommes en âge de travailler se lancent dans « l'artisanat de marché » ; ils fabriquent des raquettes, des mocassins et d'autres articles pour la vente. L'industrie du cuir qui se développe à Loretteville attire des individus qui sortent de la réserve. Certains « s'exilent » à Montréal ou en d'autres villes et même aux États-Unis[6].

5. Jean TANGUAY, *Un regard sur notre passé collectif. L'utilisation et l'occupation du territoire laurentien par la Nation huronne-wendat. XVII^e-XIX^e siècle*, Wendake, juin 2000, p. 29-36.
6. Christian MORISSONNEAU, « Développement et population de la réserve indienne du village-huron, Loretteville », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 14, n° 33, 1970, p. 344.

L'artisanat est une activité pratiquée depuis longtemps déjà au Village-des-Hurons. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, elle prend cependant une nouvelle dimension. Auparavant, la fabrication de canots et de raquettes était complémentaire aux activités de chasse, de pêche et de cueillette de la communauté. Avec la croissance de la population dans la région de Québec et le passage de plus en plus fréquent de voyageurs curieux de voir des « Indiens civilisés », la communauté huronne voit s'ouvrir devant elle de nouveaux débouchés pour ses produits artisanaux et c'est vers ceux-ci que s'oriente la production. Ces débouchés sont en expansion dans la deuxième moitié du XIX^e siècle : l'artisanat occupe une proportion de plus en plus importante de la population huronne et ce, pendant toute l'année. D'ailleurs, au recensement de 1881, plus d'une vingtaine de membres de la communauté s'inscrivent au registre en tant que « manufacturiers[7] » ; ce nombre est significatif puisque le groupe compte approximativement 300 individus à l'époque.

Si traditionnellement l'artisanat huron se pratique en fonction du calendrier de chasse, de pêche et de cueillette, ce sont aussi ces activités qui permettent de se procurer les matières premières nécessaires pour plusieurs productions artisanales, comme le cuir et le poil d'orignal. À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, avec l'expansion des activités manufacturières et la limitation de leurs possibilités de chasse, les Hurons commencent à importer les peaux nécessaires à une production à grande échelle[8]. Les manufacturiers importent, plus précisément, du cuir d'élan des Indes, un proche cousin de l'orignal qui vient d'Asie. Les peaux sont achetées sur les marchés de Londres[9].

Dans le dernier quart du XIX^e siècle, l'augmentation des activités de la compagnie de Maurice Bastien père, un entrepreneur huron, témoigne bien de l'expansion des entreprises de fabrication. Son entreprise débute ses activités de fabrication en 1826 alors que son petit atelier se spécialise dans la fabrication de mocassins, de raquettes et de canots[10]. Les annuaires de crédit de la firme Bradstreet nous signalent que l'entreprise de

7. Gérard DELTELL, *Éclosion. Loretteville et ses ganteries*, Loretteville, 1989, p. 13.
8. Jean TANGUAY, *op. cit.*, p. 29-36.
9. Gérard DELTELL, *op. cit.*, p. 15.
10. *Ibid.*, p. 13.

Maurice Bastien fils, qui reprend l'atelier du précédent, possède, en 1882, une capitalisation nette qui se situe entre 500 $ et 1 000 $. L'atelier se spécialise alors dans la fabrication de raquettes et d'autres articles. La capitalisation de l'entreprise augmente nettement à la fin du XIX^e siècle : elle se situe entre 2 000 $ et 3 000 $ en 1890 et entre 3 000 $ et 5 000 $ en 1895. Toutefois, à partir de 1900, la firme Bradstreet signale un changement dans la production de l'entreprise, qui fabrique alors des *indian shoes*, expression utilisée pour désigner les mocassins. À partir de cette même année, la capitalisation de l'entreprise de Maurice Bastien augmente, une fois de plus, pour se situer entre 5 000 $ et 10 000 $, puis entre 10 000 $ et 20 000 $ en 1930[11]. La croissance de l'entreprise de Maurice Bastien met en évidence un autre phénomène qui marque la production manufacturière dans la communauté huronne à la fin du XIX^e siècle : la spécialisation de la production de plusieurs manufacturiers dans le mocassin en cuir. Les raquettes et les canots sont toujours fabriqués, mais c'est la production de mocassins qui connaît la plus grande expansion.

La croissance des activités manufacturières à Wendake, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, oblige certains entrepreneurs hurons à embaucher des non-Autochtones dans leurs entreprises. Au tournant du XX^e siècle, les Hurons ont, depuis longtemps, fait part aux habitants des environs de Lorette de leur expertise dans la fabrication de raquettes, de canots et de mocassins. Une fois initiés aux méthodes de fabrication de ces objets, certains non-Autochtones, réagissant à la demande croissante pour les produits du cuir, décident de fonder leurs propres entreprises. Les premières entreprises de fabrication de mocassins et d'articles en cuir situées à Loretteville s'établissent d'ailleurs à proximité de la réserve huronne. Par exemple, celle d'Henry Ross, qui fut fondée en 1862, se situe près de la chute Kabir-Kouba, à la frontière de Loretteville et du Village-des-Hurons[12]. Il est à noter que les non-Autochtones de Loretteville ne se lancent guère dans la fabrication de raquettes ou de canots comme certains Hurons. Ils s'intéressent davantage à la production de mocassins, signe que le marché pour ce type d'articles est plus attirant que celui des autres industries huronnes traditionnelles. Dans sa thèse de

11. Bradstreet & Son, *Book of Commercial Ratings*, de 1878 à 1930.
12. Gérard DELTELL, *op. cit.*, p. 14.

licence, Hugues Thibault relève que la fabrication de raquettes est demeurée davantage entre les mains des Amérindiens[13].

L'expansion des industries du cuir à l'extérieur de la communauté huronne au tournant du XX^e siècle engendre cependant une perte de leadership de cette dernière dans l'industrie du cuir au profit de Loretteville. La réserve huronne n'offre effectivement pas, au début du XX^e siècle, les conditions essentielles pour soutenir la croissance d'une industrie manufacturière du cuir. Au début du siècle, la communauté amérindienne de la Jeune-Lorette est aux prises avec l'extrême petitesse du territoire de la réserve, qui ne permet pas l'expansion des entreprises. De plus, le statut particulier de cette réserve ne facilite pas la venue d'investissements non autochtones. Enfin, le nombre réduit de Hurons ne parvient pas à combler les importants besoins de main-d'œuvre des entreprises de grande taille. À une époque où la production de mocassins se fait de plus en plus dans le contexte d'une manufacture dont l'établissement nécessite espace, main-d'œuvre et capitaux, la réserve est donc défavorisée comme lieu immédiat d'implantation[14].

Au début du XX^e siècle, c'est à l'extérieur de la réserve (quoiqu'à proximité) que se sont développées les premières manufactures. Cette situation a considérablement nui à l'économie du territoire de la réserve de la Jeune-Lorette et, après la prospérité des années 1920, il devient difficile pour les Hurons-Wendat de trouver du travail dans leur village. À part quelques fabriques de canots et de raquettes ainsi que quelques ateliers familiaux, seule l'entreprise de la famille Bastien offre encore du travail pour un nombre significatif de personnes[15]. C'est dorénavant autour du pôle que constitue la jonction des rues Racine et Valcartier, situées dans la jeune municipalité de Loretteville, que se regroupe jusqu'en 1934 la majorité des entreprises. Par la suite, le village de Saint-Émile, situé plus à l'est, devient également un lieu d'implantation privilégié par les entreprises spécialisées dans la fabrication de mocassins et de pantoufles en cuir.

13. Hugues THIBAULT, « Étude géographique de l'industrie du cuir de Loretteville ». Thèse de licence, Université Laval, 1965, p. 15-17.
14. Christian MORISSONNEAU, *op. cit.*, p. 352.
15. Jean-Charles FALARDEAU, « Les Hurons de Lorette », Denis Vaugeois [éd.], *Les Hurons de Lorette*, Sillery, Septentrion, 1996, p. 77.

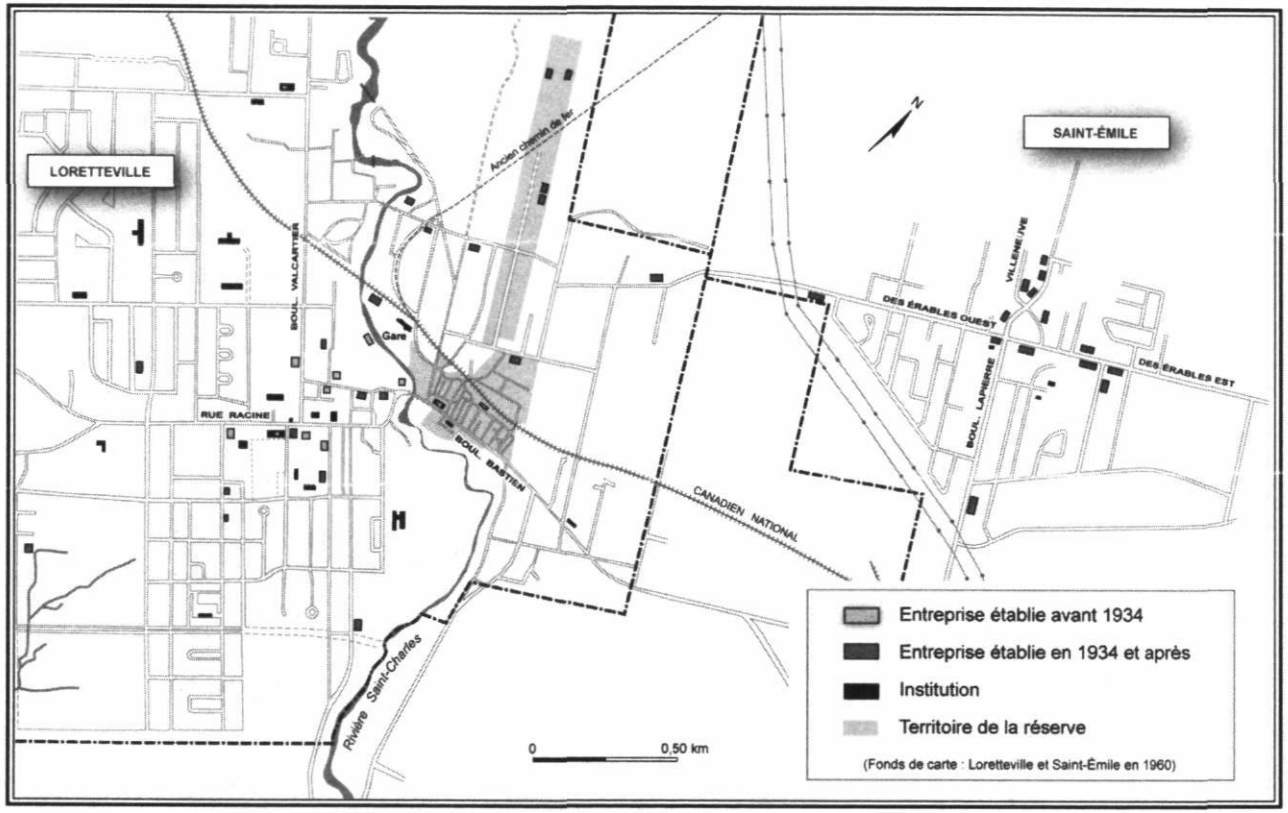

FIGURE 2
EMPLACEMENT DES ENTREPRISES MANUFACTURIÈRES DU CUIR
DANS LES VILLAGES DE LORETTEVILLE, WENDAKE ET SAINT-ÉMILE

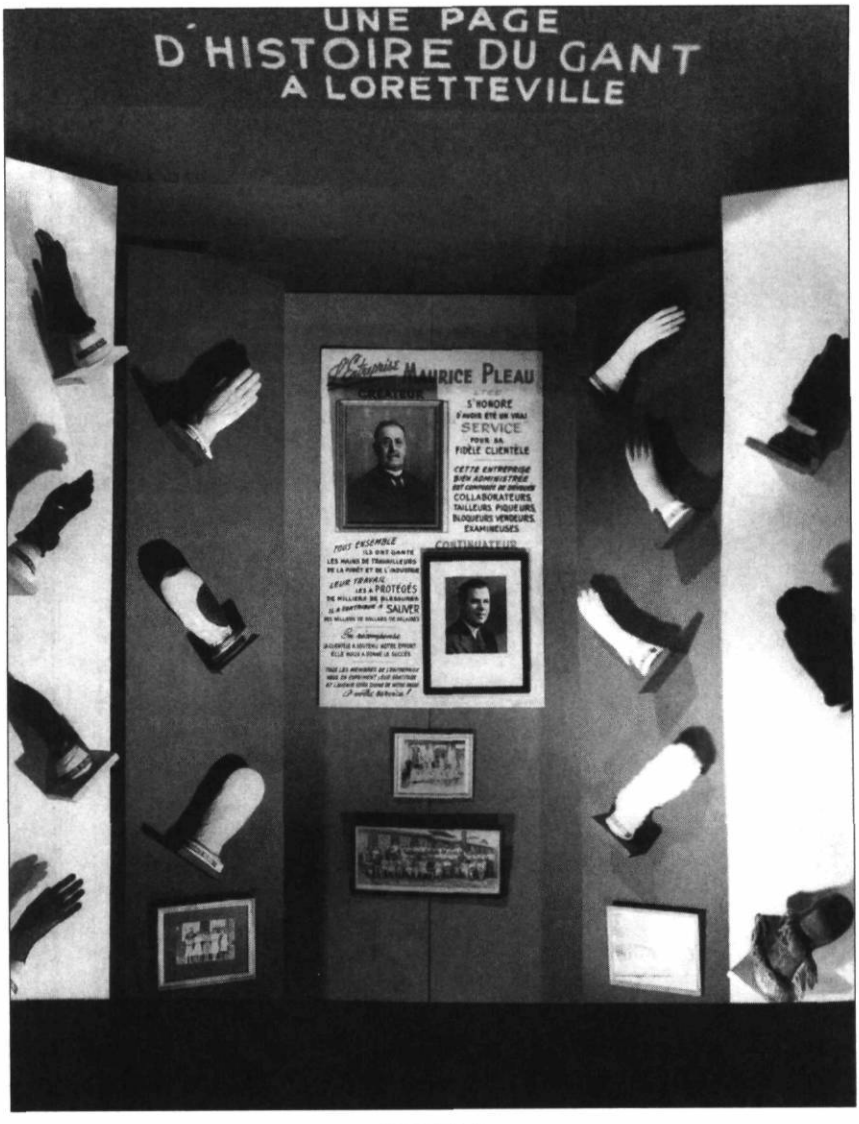

FIGURE 3
PRÉSENTOIR DE GANTS DE LA COMPAGNIE MAURICE PLEAU

L'expertise du travail du cuir ainsi développée à partir de la deuxième moitié du XIX^e^ en milieu lorettevillois permet le développement d'une nouvelle spécialité manufacturière à l'aube du siècle suivant : la ganterie. En fait, la ganterie a été introduite à Loretteville par P. B. Savard, un petit manufacturier de mocassins lorettevillois qui a deviné l'intérêt que pouvait représenter pour lui l'exploitation de ce nouveau créneau. Afin de se lancer dans cette nouvelle production, il engage en 1896 un gantier expérimenté originaire de Trois-Rivières, Louis-Philippe Pleau. Les affaires de la compagnie ne tardent pas à prospérer et, en 1912, on établit même une succursale de l'entreprise dans le rang Saint-Ignace (Saint-Émile) afin de rejoindre un plus grand bassin de main-d'œuvre[16].

Malgré l'ouverture de quelques ateliers de fabrication de gants à Saint-Émile, cette spécialité manufacturière demeure concentrée à Loretteville, où elle domine le secteur manufacturier jusqu'aux années 1980. La municipalité de Loretteville fait d'ailleurs une place particulière à cette activité économique dans les armoiries qu'elle adopte en 1952.

FIGURE 4
ARMOIRIES DE LA VILLE DE LORETTEVILLE

16. Alexandre Martel, *Recueil de souvenirs*, Québec, Le courrier de Limoilou, 1948, p. 116.

Si les Hurons sont dorénavant minoritaires dans l'industrie du cuir du secteur lorettevillois, les membres de leur communauté y participent toujours activement. Ludger Bastien, un entrepreneur huron, occupe une place particulièrement importante dans l'économie régionale. En plus d'être actionnaire de l'entreprise familiale « Bastien Bros. », fondée par Maurice Bastien, Ludger Bastien possède une tannerie en bordure de la rivière Saint-Charles. Il est, de plus, un important propriétaire terrien et le fondateur de la Compagnie hydraulique et électrique de Lorette, qui, à partir de 1912, fournit de l'électricité à la population des environs.

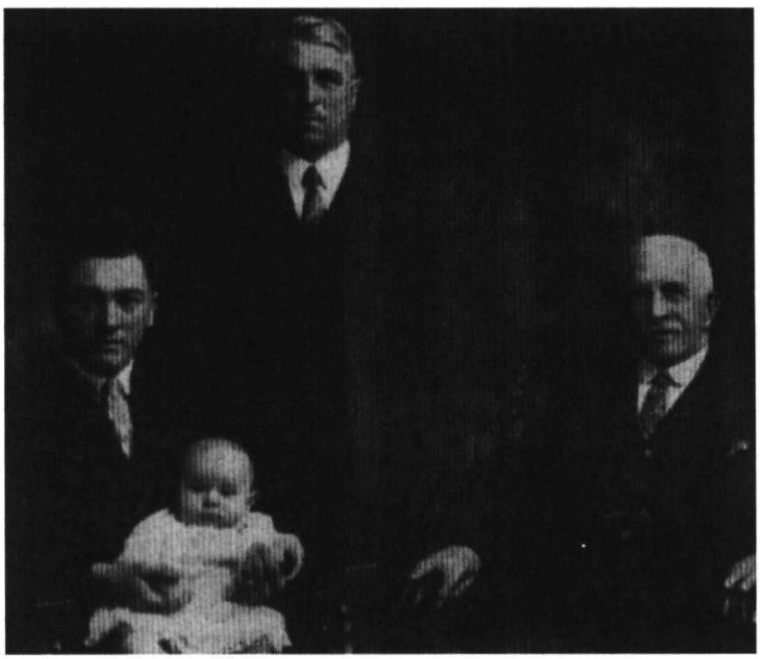

FIGURE 5
PHOTO DE MAURICE BASTIEN ACCOMPAGNÉ DE SON FILS LUDGER, SON PETIT-FILS MATHIEU ET SON ARRIÈRE-PETIT-FILS GILLES

Ludger Bastien joue également un rôle crucial dans les rivalités qui opposent la ville de Québec et les habitants du secteur de Loretteville pour le contrôle de l'eau de la rivière Saint-Charles. En 1914, la ville de

Québec fait installer un tuyau de un mètre de diamètre pour s'approvisionner en eau, ce qui assèche la rivière en été et prive les habitants du secteur de Loretteville de cette ressource. Ludger Bastien entame donc des poursuites pour les préjudices subis dans les opérations de sa tannerie et de sa compagnie d'électricité, toutes deux dépendantes des eaux de la rivière. Le Conseil privé de Londres tranche finalement le conflit en 1920 en faveur de Ludger Bastien. Cette décision est accueillie avec beaucoup d'enthousiasme par la communauté lorettevilloise et par les entrepreneurs du secteur du cuir[17]. Le prestige que lui vaut cette aventure favorise d'ailleurs sont élection au poste de grand chef des Hurons entre 1929 et 1935 ainsi qu'à celui de député conservateur du comté entre 1924 et 1927.

Au-delà de la figure prestigieuse d'un homme comme Ludger Bastien, les Hurons demeurent très impliqués dans les entreprises du secteur du cuir et ce, même à l'extérieur du territoire huron. Parmi 118 entreprises dont nous avons pu repérer l'existence sur le territoire étudié entre 1904 et 2002, quinze étaient complètement ou en partie la propriété de Hurons.

Outre un apport en entrepreneurship et en expertise, l'influence huronne offre aux entrepreneurs du secteur de Loretteville la possibilité de développer et d'occuper une niche bien particulière dans le secteur du cuir, celle des produits de style amérindien. Le développement de cette spécialité dans les environs de Wendake permet de surmonter plusieurs difficultés qui minent l'industrie du même secteur dans la ville voisine de Québec au cours de la première moitié du XX^{e} siècle.

En effet, les entrepreneurs du domaine de la chaussure à Québec éprouvent des problèmes à positionner leurs produits sur les marchés nationaux et internationaux et ils sont mal outillés sur le plan de l'expérience et des connaissances pour réviser leurs méthodes de mise en marché[18]. Les entrepreneurs du secteur de Loretteville, de Saint-Émile et du Village-des-Hurons, à l'instar de ceux de Québec, sont mal

17. *Ibid.*, p. 215-219.
18. Marc-André Bluteau, « L'industrie de la chaussure à Québec (1896-1940) ». Mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université Laval, 1979, p. 63-64.

préparés pour réviser leurs créneaux de production, leurs méthodes de mise en marché et leurs modes de gestion[19]. Par contre, contrairement aux entrepreneurs de Québec, ceux de Loretteville produisent majoritairement des mocassins et des produits de style amérindien. Leur production appartient à un segment plus prometteur du marché que celui de la chaussure tout-aller, occupé par un grand nombre de manufacturiers.

FIGURES 6 à 9
LOGOS D'AFFAIRES D'ENTREPRISES DU SECTEUR DU CUIR

Tandis que l'influence des Hurons se fait sentir dans les créneaux de production choisis par les entreprises manufacturières du secteur de Loretteville, l'image « typiquement amérindienne » qu'évoquent des produits comme les mocassins et les bottes de loup marin est largement utilisée comme stratégie de mise en marché, même dans des entreprises qui n'ont jamais compté d'Amérindiens parmi leurs investisseurs ou au sein de leur direction. L'utilisation de « l'indianité » se remarque parfois

19. Gérard DELTELL, *op. cit.*, p. 29-31.

dans le nom même des entreprises, comme c'est le cas des manufactures « Huron », « Adanac Glove », « Saki » et « Kabir-Kouba ». D'autres entreprises, même si elles n'utilisent pas d'expressions amérindiennes dans leur raison sociale, ont du moins récupéré dans leur logo ou dans leur affichage des éléments clairement associés au caractère autochtone, qu'elles cherchent à mettre de l'avant pour vendre leurs produits.

À partir des années 1960, la compétition avec les pays en voie de développement donne un dur coup à l'industrie manufacturière dans le secteur de Loretteville. L'industrie de la ganterie en souffre particulièrement et, au milieu des années 1990, seules quelques petites entreprises survivent, notamment en combinant activités d'importation et activités de production. Comme leurs collègues de la ville de Québec dans la première moitié du siècle, les entrepreneurs du secteur de Loretteville se voient donc contraints de réviser leurs méthodes de gestion et leurs créneaux de production pour assurer la pérennité de leurs entreprises. Au cours de cette période, les entreprises du secteur de Loretteville jouissent cependant d'un certain nombre d'atouts, qui permettent à quelques-unes de maintenir et même d'accroître leurs activités.

Les gouvernements fédéral et du Québec adoptent initialement des mesures protectionnistes afin de protéger les manufactures de la compétition étrangère. Ils effectuent par ailleurs des études de marché qui permettent aux entreprises de reconnaître le secteur de la botte d'hiver comme prometteur. Ces mesures profitent surtout aux entreprises les plus importantes et les mieux outillées pour moderniser leur mode d'opération et de mise en marché.

Pour les entreprises de petite et de moyenne tailles, les produits de style amérindien demeurent le créneau privilégié de production. Aux mocassins et aux pantoufles qu'elles produisent traditionnellement s'ajoute, dans les années 1960 et 1970, la production de bottes de loup marin. Reconnu pour son isolation et son imperméabilité, ce type de botte jouit de la faveur des consommateurs pendant quelques années. En 1964, il représente environ 15 % de la production totale des paires de chaussures dans la municipalité de Lorette, soit 86 000 paires[20].

20. Hugues THIBAULT, *op. cit.*, p. 32-35.

L'adaptation de la communauté huronne au contexte économique changeant des XIX^e et XX^e siècles lui a donc permis d'industrialiser ses productions traditionnelles et d'atteindre un niveau de prospérité peu commun dans une réserve amérindienne. Sur ce point, il subsiste peu de données pour le XIX^e siècle et la plus grande partie du XX^e siècle. Soulignons cependant que la communauté huronne connaissait un taux de chômage avoisinant les 6 % en 1990[21], contre 31 % pour l'ensemble des Amérindiens vivant dans des réserves au Canada en 1991[22]. L'expertise et l'initiative entrepreneuriales des Hurons ont eu une influence considérable sur les municipalités voisines de Loretteville et de Saint-Émile. La diffusion du savoir huron en matière de travail du cuir a permis aux communautés voisines de démarrer leurs propres entreprises ou d'accueillir des succursales de manufactures d'autres régions. Malgré la marginalisation des Amérindiens dans l'industrie du cuir, leur influence demeure palpable tout au long du XIX^e siècle et se fait sentir dans l'ensemble de l'industrie du cuir. Nombre de Hurons demeurent des entrepreneurs actifs dont les activités rayonnent bien au-delà de la seule réserve wendat. Enfin, les traditions instituées par les Hurons concernant les créneaux de production et les méthodes de mise en marché sont reprises tout au long du dernier siècle par les entrepreneurs du secteur de Loretteville.

La production de mocassins et de souliers mous demeure effectivement la clef de voûte de l'industrie du cuir dans le secteur de Loretteville. C'est d'ailleurs grâce à l'expertise développée dans cette production que les activités de fabrication de gants et de bottes d'hiver ont pu s'introduire dans cette région. De plus, les manufactures du secteur de Loretteville utilisent largement l'image des Amérindiens afin de mettre en valeur leurs produits sur les marchés très compétitifs de la chaussure au Canada.

21. *Organisation de développement économique communautaire*, Wendake, juillet 1990, p. 6.
22. AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD CANADA, *op. cit.*, http://www.ainc-inac.gc.ca/pr/sts/hac/